

non plus, les pertes énormes subies par la population du Royaume-Uni dans la présente guerre, durant les trois dernières années, sans murmurer, sans la moindre défaillance de la volonté indomptable et de la ferme résolution avec laquelle elle est entrée dans le conflit, volonté et résolution qui, je l'espère, ne se démentiront pas jusqu'à la fin.

Mon très honorable ami a abordé certaines questions dont je parlerai dans un instant. Il va sans dire que la première à laquelle je consacrerai mon attention est le progrès de la guerre au cours de la dernière année. Je ne suis pas absolument disposé à juger aussi défavorablement que le laisserait entendre mon très honorable ami la progression de la guerre durant les douze derniers mois.

Si nous comparons la fin de 1916 à celle de 1915, nous constaterons, je crois, que les nations alliées ont fait des progrès très appréciables et que les succès des Allemands ont été plutôt apparents que réels. Je me rappelle qu'à la fin de 1915, nous avions abandonné Gallipoli et que la Serbie avait été anéantie; l'avenir ne semblait pas très brillant alors. Depuis lors, le succès des Allemands, en Roumanie, a semblé étonnant, tant mieux pour eux s'ils y trouvent quelque réconfort. Il y a lieu de croire, cependant, que la réalité ne répond pas aux apparences.

Mon très honorable ami a fait allusion à la défaite des Allemands à Verdun. C'est le qualificatif qui convient à cet effort continu et persistant qui a duré cinq mois et au cours duquel l'ennemi a sacrifié un nombre incalculable de soldats, pour aboutir à une défaite pure et simple, les magnifiques armées françaises reprenant au cours de trois ou quatre jours tout ce que les Allemands avaient pris cinq mois à prendre, victoire qui ne leur a coûté probablement qu'un vingtième de ce que les Allemands avaient dépensé pour vaincre d'abord. Cela fut suivi du superbe succès russe qui comportait la capture d'au moins 500,000 prisonniers ennemis et probablement une perte totale d'un million et demi de soldats de tous rangs. Depuis lors nous savons que les Anglais et les Français ont démontré, au cours de la bataille de la Somme, qu'ils sont capables de briser la ligne allemande, lorsque cela peut leur rapporter un avantage. D'après ce que nous ont appris les journaux—je ne parle pas en m'appuyant sur des renseignements officiels à ce propos—il est certain que si, l'automne dernier, la température avait favorisé sir Douglas Haig, les conséquences de la ba-

taille de la Somme auraient été beaucoup plus considérables qu'elles ne le furent.

Pourtant, il y a, il me semble, quelque chose de mieux pour nous encourager. Qu'on me permette toutefois de m'arrêter pour dire que, bien que je parle sans aucune donnée officielle sur le sujet, je n'en exprime pas moins à la Chambre l'impression qui m'est personnelle et que je me suis formée à la simple lecture des journaux publics. Les experts militaires des nations neutres entretenaient l'avis qu'à la fin de 1916, l'Allemagne se trouvait dans une posture non seulement relativement pire que celle où elle était douze mois auparavant, mais dans une situation réellement plus risquée, au point de vue du nombre des combattants des nations en guerre. Un homme apparemment fort renseigné—j'ignore son nom—qui a étudié la situation et dont on parle comme étant un grand expert militaire, a fait la revue de la situation avec beaucoup de soin et de savoir dans un article que j'ai lu récemment. Comme résultat net de la guerre, au cours de l'année dernière, il reconnaît aux alliés un avantage d'au moins 700,000 hommes; c'est-à-dire que nous aurions éprouvé ce nombre de pertes de moins que l'ennemi. Qu'on se rappelle que le nombre des soldats que les nations alliées peuvent fournir est de beaucoup plus considérable que celui sur lequel peuvent compter les nations contre lesquelles nous luttons. Un avantage réel de 700,000 hommes représente un avantage relatif beaucoup plus considérable. La marche de la saison, sur le front de la Somme, fut défavorable aux alliés à la fin de l'année. De même, il se trouva qu'à la bataille du Jutland on aurait eu besoin de deux autres heures de la lumière du jour. Si ces deux heures avaient été accordées à Jellicoe et à Beatty, sans aucun doute l'escadre allemande eût été anéantie?

Il n'est pas douteux que si le général sir Douglas Haig et les généraux français avaient pu compter sur trois autres semaines de beau temps, ils eussent obtenu des résultats encore plus appréciables que ceux dont ils ont fait mention.

En parlant de l'effort des nations alliées, je veux joindre mon tribut quant aux succès que l'Italie a remportés. J'ai déjà parlé de la Russie. Toutes elles mettent en œuvre des énergies considérables et il nous incombe, à nous qui faisons partie d'un empire entraîné dans le conflit, de faire notre part. Il est donc à propos pour moi de faire la revue de ce que nous avons accompli, au Canada, depuis le début de la guerre. Mon très honorable ami dans une